

Jonas Sibony le 13/04/2015 ; journée d'étude « ouvrir les archives : enjeux, débats, conflits » aux Archives Nationales.

« Entrouvrir les archives des communautés séfarades de Jérusalem 1850-1950 (carnet de terrain) »

Je me dois de commencer cette présentation par la précision du fait que je ne suis ni historien ni archiviste mais linguiste. Ce qui me mène ici devant vous aujourd'hui est un concours de circonstances, ou plutôt une rencontre presque hasardeuse, qui a mené vers une coopération de croisement de compétences.

Ce dont je vais parler aujourd'hui prendra la forme d'une sorte de rapport de mission, mission qui a eu lieu du 9 au 16 janvier de cette année à Jérusalem.

L'intérêt de cette présentation, à mon sens, est de présenter le cas pratique d'une mission de fouille d'archive, la manière dont cette dernière se redéfinit et se réoriente constamment au rythme des difficultés rencontrées mais aussi de revirements inattendus. Puisque je ne suis, encore une fois, ni historien, ni archiviste, je ne peux pas me lancer dans une description d'expert sur le sujet, je vais donc suivre la trame chronologique et tenter d'aborder les aspects qui m'ont semblé intéressants, avec un regard extérieur et amateur.

Tout d'abord, pourquoi cette mission, quelle était la question à laquelle nous voulions répondre, quelle était la requête de Vincent Lemire et d'Open Jerusalem ?

En fait, ma participation à cette mission est presque due à un certain hasard de circonstance. M. Lemire, s'était heurté à certaines difficultés d'ordre linguistique dans son travail sur les archives de la municipalité de Jérusalem, surtout en y découvrant un fonds nommé « archives séfarades » et dont une partie des documents étaient potentiellement rédigées dans ce qu'on appelle communément des « langues juives » ou des « judéo-langues », pour ces archives, principalement du judéo-espagnol des Balkans ou de Turquie.

Il a alors rencontré une de mes collègues, le professeur Marie-Christine Bornes-Varol, grande spécialiste des langues et cultures séfarades, en particulier de langue judéo-espagnol. Elle l'enseigne d'ailleurs à l'Inalco et fait partie du centre de recherche Cermom (Centre d'études et de recherches Moyen Orient Méditerranée). C'est lors de cette rencontre que se profile l'idée d'organiser une mission sur place, en équipe, dans le but de conjuguer les compétences respectives. Me Bornes-Varol propose à ce moment d'intégrer Gaëlle Collin, autre spécialiste de judéo-espagnol (ses recherches se concentrent sur les parlers de Bulgarie) et elle propose de m'intégrer moi aussi, en tant que spécialiste de langue judéo-arabe, dans l'idée que ces fameuses « archives séfarades » peuvent aussi, théoriquement, comporter des documents écrits dans les parlers arabes des juifs du Maghreb, en caractères hébreux.

A ce moment, je doute déjà qu'on ne trouve quoi que ce soit en judéo-arabe, pour des raisons d'ordre socio-historique et linguistique sur lesquelles je reviendrai peut-être brièvement en fin de présentation, mais ça n'est pas vraiment le sujet. Je décide de participer quand même à cette mission qui s'annonce passionnante pour plusieurs raisons. Premièrement parce que je me dis qu'on n'est jamais à l'abri d'une bonne surprise ! C'est-à-dire que pourquoi pas, on peut peut-être trouver quelque chose en judéo-arabe. Et

deuxièmement parce que le sujet m'intéresse et que je me dis que je pourrai de toute façon être utile, connaissant l'hébreu, l'arabe et l'espagnol. Troisièmement, pour une raison plus personnelle, parce que je suis sûr que les documents que l'on va traiter peuvent constituer pour mes recherches un formidable corpus, puisque je travaille sur l'histoire des langues sémitiques.

Le programme ERC Open Jerusalem de Vincent Lemire se concentre sur l'histoire de Jérusalem de 1840 à 1940 environ. Les importants chantiers de fouille d'archive qu'il a lancés sont dispersés géographiquement en lien à l'histoire de la ville. Les archives ottomanes se trouvent à Istanbul, les archives palestiniennes sont notamment à Amman et les archives israéliennes, en tout cas celles qui nous ont intéressées pour cette mission sont à la municipalité de Jérusalem.

Notre équipe a quitté Paris le 9 janvier 2015 direction Jérusalem pour une semaine, avec comme objectifs les points suivants :

- Expertiser les fonds en matière de langues employées
- Vérifier le catalogage et la teneur des dossiers
- Obtenir des renseignements sur la constitution des fonds
- Donner un résumé du contenu des pièces éventuelles en judéo-espagnol et en judéo-arabe et finalement ;
- Aplanir les difficultés liées à l'accès des archives séfarades de la municipalité et dialoguer avec l'homme qui a décrit le fonds d'archives séfarades : M. Ephraïm L.

Les archives municipales de Jérusalem (HAJM)

En arrivant, on comprend vite que l'accès libre ou total à ces archives qui nous intéressent n'est pas automatique. Vincent a réussi à nous avoir un rendez-vous le 12 janvier avec Ephraïm L. et son supérieur hiérarchique Michael M. Voici une première difficulté de terrain, même si l'origine de cette réticence n'est pas bien identifiable. En tant que linguiste, ce type de problématique m'est totalement inconnu.

Ma collègue Marie-Christine Bornes-Varol décide alors de prendre les devants et d'aller rencontrer une de ses collègues israélienne, dont elle sait qu'elle est un membre important de la communauté séfarade de la ville. Par séfarade, on entend ici le sens premier du mot. « Sfarad » signifie en hébreu « espagnol ». Il est vrai qu'en France par exemple, on nomme « séfarade » tous les juifs qui ne sont pas d'origine européenne, et entre autre les juifs d'Afrique du Nord. Mais dans le cas précis des « archives séfarades » et en particulier du « Comité des communautés séfarades » qui a constitué ces mêmes archives, on parle plutôt ici des juifs expulsés d'Espagne en 1492, passés par l'empire ottoman et dont une partie s'est sédentarisée à Jérusalem.

Dans le but de faciliter les rapports avec les archivistes de la Municipalité de Jérusalem qui conservent les archives de la Communauté Séfarade et afin d'obtenir le soutien de la communauté séfarade, l'équipe a pris rendez-vous, le Samedi 10, une historienne Alisa M. G., qui est une collègue de M. C. Bornes-Varol et qui appartient à une très vieille famille hiérosolomytaine judéo-espagnole, issue de la communauté qu'on appelle communauté du vieux Yishouv. Cette dernière, contactée, à la demande de Mme Bornes-

Varol. , le président de la communauté séfarade de Jérusalem Avraham H. (et sa femme Danya H. très impliquée dans la gestion du fonds) qui ont fait part de leur total soutien et confié leurs numéros de tél. personnels pour aplanir toute difficulté éventuelle. Ce qui a fonctionné, c'est-à-dire que ça a pleinement rassuré le directeur des archives de la Municipalité Michael M., lors de l'entretien fixé le lundi 12 janvier. Donc c'est une première difficulté contournée.

Cet entretien, sera très riche en informations pour nous. Nous, c'est-à-dire Vincent, mes deux collègues spécialistes de judéo-espagnol et moi-même. Donc l'entretien démarre. Alors que Michael M. cherche à savoir plus précisément ce qui nous amène chez lui, Ephraïm, qui a traité les archives en question et qui est un homme très religieux qui ne parle que l'hébreu, décide de nous expliquer ce que sont ces « archives séfarades », et comment il a travaillé au cours de ces nombreuses années. Je sers d'intermédiaire hébreu-français pendant tout l'entretien.

Ephraïm semble extrêmement enthousiaste à l'idée que quelqu'un s'intéresse à son travail, puisqu'il est très isolé, il fait ça seul, sans aucune formation, personne ne regarde vraiment ce qu'il y fait. Mais donc, alors qu'il semble très enthousiaste, Michael M., lui, est quelques peux réticent au fait de dévoiler trop d'informations et intervient plusieurs fois, en hébreu, pour signifier à son collègue qu'il n'est pas nécessaire de tout raconter en détail. Il tente également par ce biais de recentrer la conversation sur la raison de notre venue.

Bref, on apprend malgré tout pas mal de choses concernant ces archives. Premièrement, Ephraïm nous explique que ce fonds « séfarade » est arrivé physiquement à la municipalité de Jérusalem au début des années 1990. Elles appartiennent au départ à la communauté séfarade de Jérusalem organisée en comité, le Wa'ad ha-'eda ha-sfaradit ou wa'ad 'edat ha-sfaradim, d'abord constitué de membres de la communauté juive originaire d'Espagne ou en tout cas hispanophone, est ensuite rejoint par les juifs d'orient. Ces archives étaient conservées jusqu'en 1948 dans des bureaux du comité situés dans le même immeuble que le *Jerusalem Post*, journal sioniste anglophone de Palestine mandataire (C'est comme ça que ça nous est raconté, Ephraïm ignore peut-être que le journal s'appelle Palestine Post jusqu'en 1950). Cet immeuble est visé par un attentat à la bombe en 1948, qui déclenche un violent incendie. Les archives qui nous intéressent sont alors déposées sur le trottoir d'en face, carton par carton par des passants. Suite à cet événement, une partie disparaît et aujourd'hui on en retrouve des bouts à droite à gauche, dont une grande partie est arrivée à la municipalité au début des années 1990. Ces explications sont un peu floues et on constatera par la suite que c'est toujours comme ça. Pas tant qu'on nous cache des informations mais plutôt que personne n'est vraiment au courant de ce que c'est ou d'où ça vient, avec précision.

L'entretien se termine bien, Michael M. est rassuré par le fait que la communauté séfarade ait donné son accord en amont pour que nous ayons accès aux archives, mais aussi par nos accointances avec le monde juif, c'est-à-dire par le fait que je connaisse l'hébreu et le judéo-arabe, que G. Collin et M. C. Varol connaissent le judéo-espagnol et les graphies anciennes séfarades (écriture rabbinique) et le solitreo. Bref, on sent que ça les rassure. Ils acceptent que nous venions même en dehors des horaires d'ouverture, voir les cartons, que

nous photographions les documents et même les descriptions effectuées par Ephraïm contenues dans 2 classeurs, à condition qu'elles ne circulent pas.

Ils sont aussi potentiellement intéressés par un échange de bons procédés, c'est-à-dire qu'on traduise une partie des descriptions d'Ephraïm, ou encore qu'on décrive des cartons non décrits, qui sont les plus nombreux, mais aussi et surtout qu'on décrive les matériaux qui ne sont pas en hébreu et qu'ils ont donc plus de mal à traiter.

Vincent Lemire, qui a déjà pas mal travaillé sur les lieux, a en sa possession un fichier Excel (qui reprend l'inventaire) et qui nous informe déjà assez précisément sur ce que l'on peut trouver.

On comprend que les archives séfarades sont composées de 133 cartons, comportant environ 1500 dossiers. Ce qui est confirmé par Ephraïm qui en a lui-même décrit environ 500 dans 2 classeurs. C'est en partant de ce même fichier Excel, qui répertorie les dossiers dont les titres ont été traduits en français, que nous avons pu présélectionner ceux dont les titres étaient susceptibles de nous intéresser.

Je ne connais pas précisément l'étendue de l'ensemble de la masse documentaire présente à la municipalité de Jérusalem. Ce que je sais, ce qui apparaît dans le fichier Excel, c'est que les cartons relatifs aux « archives séfarades » sont numérotés de 6203 à 6329. On a une deuxième numérotation à l'intérieur de la série archives séfarades, qui va donc de 1 à 133. Ces mêmes cartons, d'environ 50cm cube, contiennent des dossiers. Le nombre de dossier par carton n'est pas fixe mais tourne souvent autour de 10. Au final, on en compte précisément 1534. Les documents les plus anciens datent de 1759 et les plus récents de 1988, donc on comprend que les archives ont encore intégré de nouveaux documents bien après l'attentat de 1948. Mais ces dates, 1759-1988 sont les dates extrêmes. On pourrait même dire que ce sont un peu des bizarreries dans ce fonds. L'écrasante majorité des documents vient quand même plutôt des années 1850-1950. Ce qui en fait un intérêt tout particulier pour Open Jerusalem puisque les dates correspondent parfaitement à la période qui nous intéresse.

Concernant l'état de conservation des documents, je peux difficilement me prononcer puisque n'étant pas « du métier », je n'ai que peu d'éléments de comparaison. Ce que je peux dire est qu'ils me semblent être dans un bon état relatif (encore une fois, j'imagine que c'est flou comme appréciation), mais dans le sens où ils sont consultables et utilisables sans soucis et ne semblent pas particulièrement endommagés physiquement, en tout cas pas beaucoup plus que le dommage du vieillissement. Quant à leur conservation effective, ils ne sont pas forcément bien entretenus disons, ils sont un peu lâchés dans ces cartons, on les retrouve parfois sens dessus dessous...

Les responsables des archives nous permettent de commander les cartons 5 par 5, nous devons sérieusement nous appuyer sur nos choix de sélection puisque nous n'avons que quelques jours et plus de 1500 dossiers contenant chacun entre 10 et 30 documents. En bref, c'est un repérage suite auquel il faudrait que Vincent puisse savoir si ces archives sont d'un intérêt significatif pour le projet Open Jerusalem.

Concernant le contenu maintenant. On trouve des archives familiales, des ketubot (des actes de mariage), des documents de communautés vivant en diaspora et demandant de l'aide financière, beaucoup viennent de l'empire ottoman. On voit aussi des témoignages des rapports entre communautés juives orientales et ashkénazes. On a des lettres privées, des correspondances de tout type entre communautés, des rapports de jugements du tribunal rabbinique, des attributions d'aide aux nécessiteux, en bref, les archives relatives à l'organisation et aux activités de ce comité.

Les documents envoyés par les communautés de l'Empire ottoman sont soit en « hébreu », dans un état de langue « prémoderne », soit en judéo-espagnol. Il y a parfois des lettres en espagnol en caractères latins et mêmes quelques-unes en français. Au niveau statistique, On rencontre finalement quand même entre 10 % et 20% des documents en judéo-espagnol. Les plus vieux documents sont des « pinkasim » (registres) et datent de 1750 et 1759, ils sont durs à comprendre, ceux-là sont très abîmés et semblent avoir enduré l'incendie de 1948. Il y a un trou entre 1820 et 1830. Il y a des manques, Marie Christine Bornes-Varol nous rappelle qu'il s'agit d'une période à laquelle la communauté séfarde a failli disparaître. Après cela il y a une partie un peu abîmée de la période 1890 – 1920 qui représente beaucoup de documents.

Les écritures cursives représentées sont principalement le « demi-calame », (c'est le nom qu'on donne en hébreu à cette cursive hébraïque, le Hasi Qulmus, qu'on appelle plutôt en français « écriture rabbinique séfarde manuscrite ». C'est dans cette écriture qu'on trouve la majeure partie des documents, qu'ils soient en hébreu ou en judéo-espagnol. On trouve par contre l'écriture dite « letrados » ou « solitreo » dans les correspondances, toutes en judéo-espagnol. Une bonne partie de ces documents a été transcrite par Ephraïm selon la cursive hébraïque moderne, sans qu'il n'en comprenne le texte puisqu'il ne connaît pas le judéo-espagnol ! Ce qui pose quand même la question de l'utilisation de ces documents. Peut-on vraiment utiliser les travaux d'Ephraïm ? Ne serait-ce que ponctuellement ?

C'est là la deuxième importante difficulté qu'on rencontre, c'est-à-dire qu'une partie du travail est faite, mais sachant qu'Ephraïm n'est pas archiviste en soi, peut-on se fier à son travail ? En fait, même en ce qui concerne les deux classeurs qui contiennent les descriptions qu'il a effectué de 500 dossiers, la réponse est à la fois oui et non. Ou plutôt oui de façon ponctuelle et avec prudence. Nous avons vite réalisé que ses descriptions sont plus ou moins longues et surtout plus ou moins précises, elles sont en hébreu moderne, écrites à la main. Elles sont d'une grande irrégularité, parfois il ne mentionne pas les dates de documents qui pourtant les mentionnent. Parfois les descriptions sont très longues et extrêmement détaillées sur des documents au sujet desquels on se demande pourquoi il s'est tant appliqué et parfois il ne dit presque rien sur des documents qui nous semblent importants.

Au-delà du fait que lui et nous ne sommes pas forcément intéressés par les mêmes choses, son travail nous laisse perplexes. Bref, on comprend qu'en réalité, ce n'est pas vraiment son travail. C'est un homme religieux et issu d'un milieu pauvre. Il est peut être, comme ça arrive souvent en Israël chez les religieux, bénévole et en contrepartie logé et nourri par la municipalité ? Vincent lui pose par exemple plusieurs fois une question qui nous paraît évidente, et qui est : comment et pourquoi a-t-il choisi de décrire les 500 dossiers qu'il

a décrits parmi les 1500 disponibles ? Quels ont été les critères de sélection Il nous avouera qu'il les a sélectionnés, parce que c'étaient les premiers qui lui sont tombées sous la main, ou parfois, parce que quelqu'un lui en a demandé un et qu'il a continué à la suite. Finalement, il a aussi sûrement accentué la description des dossiers qui l'intéressaient le plus personnellement.

On entreprend alors avec Vincent une inspection d'un certain nombre de dossiers, en tentant toujours de ne pas s'éloigner de l'objectif et de la question principale de cette fouille, c'est-à-dire : « qu'est-ce que ces documents peuvent nous apprendre sur l'histoire de Jérusalem entre la moitié du 19^e et la moitié du 20^e siècle » ?

Une des premières réponses que nous avons pu apporter est qu'en tout cas ces documents ne sont jamais écrits en judéo-arabe.

Le Makhon Ben Zvi

Pour revenir un peu à la question de l'origine et à la nature de ces archives, il est clair qu'elles ne sont pas très bien conservées ou considérées et que l'importance qui leur est attribuée est toute relative. D'ailleurs, on comprendra assez vite qu'en fait, ce vieux fonds a en quelques sortes été dispersé. Vincent le savait déjà, mais on a quand même posé la question à Ephraïm lors de notre discussion d'une heure. Sa réponse est de même nature que le reste de son discours. En fait, il ne sait pas vraiment comment ça s'est passé. Je ne pourrai donc vous faire part que de son estimation quant à leur répartition. D'après lui, la municipalité de Jérusalem ne possède qu'environ 70 % des archives séfarades. 5 % seraient conservées aux archives sionistes, 10 % à la bibliothèque nationale israélienne et surtout 15% à l'institut Ben Tzvi de Jérusalem.

On se pose alors les questions suivantes : pourquoi cette répartition ? Par qui ? Quand ? Comment ? Personne n'a la réponse et en fait peut-être qu'il n'y a pas de réponse, c'est peut être complètement arbitraire.

On décide alors d'aller voir dans cet institut Ben Tzvi, qui posséderait 15 % de cette documentation, et qui est cependant un haut lieu de la recherche en sciences humaines en Israël. C'est un centre très connu, qui est aussi un important lieu d'édition de recherche universitaire sur le sujet des communautés juives orientales. D'où le rapport avec les « archives séfarades », dont je vous rappelle qu'elles se nomment « séfarades » mais concernent en fait aussi les juifs d'Orient en général.

En arrivant sur les lieux, on réalise rapidement que l'accueil n'est pas le même, ce qui n'est pas étonnant puisque la nature même du lieu est très différente. Nous sommes ici dans un centre de documentation et de recherche, notre requête surprend donc moins (la recherche de ces archives précisément surprend un peu quand même mais plus dans sa nature que dans son format). Ce qui peut déranger un peu plus les employés est le temps et la disponibilité qu'on leur demande.

Le contact est donc plus simple dans ce nouveau lieu, situé dans un bâtiment récemment refait à neuf, au milieu d'un quartier résidentiel de Jérusalem Ouest. Nous

commençons à expliquer le pourquoi de notre venue à un bibliothécaire responsable, Moti B. A., qui s'est rendu tout à fait disponible pour nous aider et nous orienter. Ce dernier nous explique que ce qu'ils ont de ces archives est traité par eux dans une série d'archives privées ou personnelles données à l'Institut. Il nous donne alors un premier fichier Word, en hébreu, qui répertorie 70 items, très peu décrits (de un mot à deux phrases environ par item). Ces items sont les différents fonds privés. J'ai depuis intégralement traduit ce document en français.

Moti B. A. nous donne également un fichier Excel lui aussi en hébreu mais qui contient des descriptions plus précises. Il s'agit là des archives de l'institut, qui en fait regorgent de documents très semblables à ceux des archives séfarades. Les dossiers sont numérotés de 1 à 410, avec des lacunes et sont décrit en général en une ligne de type : « - lettres du rabbin x du Yémen à la communauté y de Jérusalem, 1935 ». Pour en savoir plus, il faut remplir un formulaire et demander à voir le dossier. Les dossiers peuvent se commander par 4 ou 5, les consulter prend un moment et l'institut est ouvert seulement d'environ 9h à 17h. Mais se pose le même problème qu'à la municipalité. On manque de temps et la masse de documents est quand même relativement importante. Il faut donc sélectionner dans le fichier Excel un échantillon, et ne pas trop faire d'erreur de casting. Encore une fois, nous ne sommes là que quelques jours.

Nous avons 3 objectifs dans la présélection : 1) déterminer, au niveau du contenu, ce qui pourrait présenter un intérêt pour Open Jerusalem, 2) trouver des documents qui pourraient contenir des éléments en judéo-espagnol ou en judéo-arabe et 3), vérifier que les descriptions correspondent bien au contenu des dossiers. En bref, est ce que ça va avoir un intérêt ou être exploitable pour le projet ?

Au niveau du contenu, on trouve des choses assez ressemblantes avec ce qu'on a vu à la municipalité, beaucoup de correspondances, mais aussi des comptes rendus de réunions, des actes de ventes etc.. Le tout est majoritairement en hébreu, souvent dans une cursive un peu ancienne et difficile à déchiffrer. Sur le fichier, les dossiers sont classés par lieu d'origine. Pour que l'équipe du projet puisse s'en servir plus facilement, j'ai traduit en français tout ce qui intégrait les mots « Jérusalem », « Yishouv » ou « Israël ». C'est à dire ce qui vient de Palestine, ou ce qui lui était destiné.

Cette sélection intègre les éléments 1 à 78 sur 410 pour le vieux Yishouv, 81 à 91 pour les documents appartenant à la communauté « masorti » de Jérusalem, 101-102 pour Hébron, 103 Haïfa, 104 Tibériade, 104,5 Saint Jean d'Acre, 105 à 107,1 Safed, 108 Tel-Aviv et Jaffa, de 109 à 115, on trouve divers éléments nommés « nouveau Yishouv » et « terre d'Israël ». C'est assez vague. Ensuite, jusqu'à 410 on a des documents issus de nombreux pays qui ont abrité des communautés juives non ashkénazes, c'est-à-dire principalement le monde arabe, mais aussi Italie, Bulgarie, Turquie, Iran, Inde, Kurdistan etc... Il est intéressant de voir que la répartition ne se fait pas tant selon les pays, états nations actuels ou même du 19^e siècle mais plutôt selon le découpage des communautés juives. Par exemple, on a des dossiers Kurdistan dont on comprend qu'ils viennent du nord de l'Irak, du Kurdistan irakien. La communauté juive qui y habitait était culturellement très différente de celle de Bagdad, donc c'est une autre entité et ils ne sont pas rangés ensemble. C'est plutôt une logique d'aires culturelles. Au niveau des dates, on se situe généralement de la fin du 18^e au début du 20^e siècle.

Concernant les « archives séfarades », les 15 % conservés à l'institut, Moti B. A. ne semble pas beaucoup plus renseigné qu'à la municipalité. Il se montre assez hésitant mais confirme qu'elles existent et qu'elles ont bien été données à la municipalité et à l'institut. Il ajoute cependant qu'elles sont en mauvais état et incommunicables parce qu'abîmées par des champignons. Elles seraient en train d'être scannées par la bibliothèque nationale israélienne et seraient disponibles « bientôt » sur le site, en accès libre. Ce qui n'est pas impossible puisqu'en effet, la BNI s'est lancé il y a quelques années dans une grande campagne de scan, de numérisation, entre autre de toute la vieille presse hébraïque du Yishouv, c'est-à-dire la communauté juive de Palestine ottomane puis sous mandat britannique, mais aussi de la presse juive du monde entier. J'ai récemment été contacté à ce sujet pour traiter de la presse oranaise en langue judéo-arabe et des exemplaires se trouvent aussi scannés sur ce même.

De la même manière qu'à la municipalité, on n'a pas trouvé de documents particulièrement riches en informations. De plus on n'a pas eu le droit de prendre de photographie. On a noté les références de certains docs qu'il faudrait reprendre avec plus de temps, dans lesquels on peut trouver des traces d'événements concernant des émeutes, des achats d'immeubles, des décrets, des demandes de relogement, des registres, des listes de biens attribués à des familles etc.. Bref, des « détails » qui peuvent parfois venir éclairer de plus grands événements.

Au-delà de toutes ces difficultés ou en tout cas de ces conditions de travail assez précaires, de beaucoup de choses sur lesquelles on était parti et qu'on n'a pas trouvées, on a aussi eu quelques surprises. Ce sont aussi ces aléas qui viennent nourrir ce type de mission.

On a par hasard rencontré un jeune chercheur, qui travaillait sur place, Tamir K., doctorant de Yaron B. N. Il travaille aussi sur des questions relatives à l'histoire des communautés séfarades. Nous sympathisons puis il nous explique qu'il a récemment fait une étude (en fait son mémoire de master) sur les rapports entre Eliezer Ben Yehuda et la communauté séfarade de Jérusalem. Il a travaillé à partir des archives de l'institut Ben Tzvi et a notamment utilisé et décrit une dizaine de dossiers. Il nous a alors donné ses descriptions ! Donc ça c'est une bonne surprise.

Deuxième événement inattendu, et non des moindres. En observant le fichier Word de 70 items, on repère un onglet nommé « Fonds Finn ». Il n'y a absolument aucune indication. Vincent pense que c'est en lien à James Finn, ancien consul britannique de Jérusalem, de 1846 à 1863. Il demande à voir ce fonds, déjà agréablement surpris, ne serait-ce que par son existence mais s'imaginant qu'on allait au mieux, accéder à quelque chose d'assez sommaire. Finalement, on découvre qu'il s'agit bien de James Finn et que ce fonds est constitué d'une quarantaine de ses carnets personnels. C'est absolument inestimable !

Mais comment ces carnets sont arrivés là ? Pas de réponse...

Bref, que ce soit l'institut ou à la municipalité, ces archives séfarades semblent relativement mal connues. Pourtant, bien qu'on ait eu quelques embûches pour y accéder, les consulter n'est pas infaisable, il faut juste s'armer de patience. On se demande aussi si la réticence n'est pas plutôt due à une gêne concernant leur état et le manque de sérieux quant

au sort qui leur est réservé, au niveau du fait qu'ils ne soient pas bien répertoriés, pas bien décrits, pas très bien conservés, donc plutôt un léger malaise que des raisons d'ordre politique, auxquelles on a pu penser au départ. Ces archives sont un peu livrées à elles-mêmes et on a vite compris que les personnes supposées les plus renseignées sur ce sujet, c'est-à-dire les responsables qu'on a rencontrés, n'en savent le plus pas grand chose. Les équipes changent, les responsables tournent et personne, ou presque n'a traité cette question. La municipalité a engagé quelqu'un qui s'y intéresse mais qui n'est pas un professionnel, alors que l'institut a des gens formés mais personne n'a le temps de s'en occuper.

Ces quelques journées passées à l'Institut Ben Tzvi nous ont permis de contourner les difficultés rencontrées à la municipalité. Déjà parce en multipliant les lieux de consultation, on a pu ne pas perdre de temps, les horaires d'ouvertures des deux lieux étant assez complémentaires, mais aussi en découvrant d'autres archives couvrant à peu près la même période et émanant de communautés similaires. On a pu assez bien débroussailler, c'est-à-dire qu'on sait désormais ce qui s'y trouve et ce qui ne s'y trouve pas, quels types de documentation existe, etc.

En fait, je pourrais en conclure la même chose que pour la municipalité, on a fait un repérage, on n'a pas trouvé exactement ce qu'on pensait, ce pour quoi on était là, en tout cas ce pourquoi moi j'étais là (les docs en judéo-espagnol qui eux existent, ne constituent pas vraiment une documentation déterminante quant à l'objet concret du projet Open Jerusalem).

En quête d'archives

Pour conclure sur cette expérience, je pense que cette mission représente assez bien les aléas de la recherche en général, et peut être de la mission fouille d'archive en particulier. C'est-à-dire qu'on est parti d'une demande, une requête, un objectif, dont on savait plus ou moins dès le départ que ce n'était pas le principal, mais plutôt une sorte de mise en forme alibi en amont, pour se lancer et aller voir ce qu'on peut trouver là-bas. C'est-à-dire que l'objectif réel n'était pas tant de trouver des réponses précises à des questions, de toute façon approximatives, puisque par définition on ne sait pas à l'avance ce qu'on va trouver, mais c'est plutôt donc une manière de se lancer et d'aller ouvrir, ou plutôt, comme vous l'aurez compris, entrouvrir, les archives séfarades de Jérusalem. Comme je l'ai raconté au cours de cette présentation, cette requête de base est un socle, à partir duquel la mission va prendre forme, face aux difficultés, aux embûches, aux restrictions d'horaires, aux accessibilités relatives des documents, mais aussi aux surprises, bref à l'inattendu. Ces variables vont constamment réorienter l'objectif. En fait, même en rentrant sans avoir vraiment répondu à la requête initiale, c'est-à-dire travailler sur des documents en judéo-arabe, la mission a quand même été tout à fait fructueuse.

L'aspect introuvable du judéo-arabe ne doit pas étonner. Il est en fait relatif à la nature même linguistique, historique et sociologique de ce qu'est le judéo-arabe. En tant que professeur de judéo-arabe, je suis constamment confronté à ce problème, je ne rentrerai pas ici dans une explication détaillée, mais je dois avouer que je me doutais, avant même de partir qu'on ne trouverait rien. Si j'ai malgré tout accepté cette mission, c'est parce que pour attester d'une absence de source, il faut être qualifié pour reconnaître ou pas cette même

source. Le judéo-arabe s'écrivant le plus souvent dans une cursive hébraïque difficile d'accès, il faut savoir reconnaître un texte en judéo-arabe d'un texte en hébreu, en yiddish, en judéo-espagnol, ou encore en farsi ou en turc écrits en caractères hébreux.

C'est aussi ce type de constat qui me permet de conclure sur les aléas de la recherche et la valeur de ce qu'on trouve comme celle de ce qu'on ne trouve pas. Que ce soit dans la recherche universitaire, dans le travail du linguiste, de l'historien ou de l'archiviste, ne rien trouver n'est pas une absence de résultat, c'est même une information précieuse, et ce pour deux raisons. Premièrement parce que ça permet de clôturer une piste, de régler la question : on peut se dire : « ça, ça n'existe pas ! » Deuxièmement parce que c'est quand même une information, pour le cas présent, on apprend que ces communautés n'ont pas écrit dans cette langue à cet endroit à ce moment. On peut alors tout à fait tirer d'une telle information des hypothèses d'ordre linguistique, sociologique ou historique.